

La mauvaise pente

Ce n'est pourtant pas la fin du monde si je quitte tes bras.
Mais parce qu'en une seconde tu es déjà très loin de moi.
Oh tu sais que même si la nuit tombe, pour autant je ne m'en irai pas !
Tu dis ça alors que tu vagabondes comme si je n'étais plus là.

Alors c'est la mauvaise pente que l'on dévale en cascade.
Les minutes décadentes de la désescalade.

Y a-t-il vraiment de quoi fouetter un chat parce que j'ai le frisson
lunatique.

Et tout ce que tu écrivais avant ça devient pour le coup anachronique.
Il faut bien concéder que parfois vient la fin des heures féeriques.
Si c'est pour ce grand n'importe quoi, nul besoin d'envolées poétiques.

Alors c'est la mauvaise pente des absences en enfilade.
La mélodie dissonante, la dégringolade.

Oh tu sais que même si la nuit tombe, pour autant je ne m'en irai pas !
Tes belles paroles me confondent et je n'y crois pas

Alors c'est la mauvaise pente que l'on dévale en cascade.
Les minutes décadentes de la débandade.



VINCENT ECKERT Les années vaines

Paroles et musique : Vincent Eckert
Eckarterie musiques/Ass. Prologues (c) 2020

Amoureux

Je saurai que c'est toi
assise à la terrasse.
À tes lèvres une tasse
de café noir ou de thé.
J'aurai le cœur qui bat
devant les gens qui passent.
Je resterai en place
n'ayant plus l'âge d'oser.
Car le temps assassine les élans amoureux.

Je tirerai le drap
dans la nuit qui s'efface,
sur ta peau en surface,
n'osant te réveiller.
Je ne me plaindrai pas
ne voyant dans la glace
qu'une beauté fugace
qui s'enfuit à jamais
Car la vie nous destine à ne plus être amoureux.

Souffle, souffle.
Vole, vole.
Souffle le vent.
S'envolent les amours d'antan.

Puis on se reverra.
Ensemble de guerre lasse
par ces routes qu'on trace
sans jamais rien trouver.
Ce qu'on ne savait pas
chaque fois qu'on s'enlace,
remonte à la surface
le goût de s'embrasser.
Car la fin se dessine et on reste amoureux.

Souffle, souffle.
Vole, vole.
Souffle le vent.
S'envolent les amours d'antan.

Le phare

On ne voit plus le phare,
le feu qui nous guide,
éteint à nos regard
au bout de la digue.
Alors passer au large
des impasses côtières
indécélables,
au delà des barrières.
Alors on se perd, tu en dis trop.
On navigue à vue
sans amers et sans cap,
de notre bordée perdue
à notre route sans carte.
Le ciel sans étoiles, tu n'en dis rien.
*Toujours chercher son phare,
recoudre les amarres.*

Il y a qu'on ne conserve
que la ligne cotidale.
L'estran a basse mer,
à perte de vue les algues.
Les dangers sont les rêves
sans marques cardinales.
Le désert est partout et le grand large au bout.

À la merci des courants,
dérive la chaloupe.
La voie d'eau d'avant
calfatée à l'étope.
Tes cheveux dans le vent
et l'horizon absent.
Garder dans nos mains le trésor pour la fin.

*Toujours chercher son phare,
recoudre les amarres.*

L'estompe

Je retourne marcher le long des berges
suivant la rivière a contre-courant.
Combien d'année encore à s'y reconnaître,
retrouver les empreintes d'avant.

Quelques images pourtant qui me
reviennent :

Je t'aimais, qui s'en souvient ?

Des rues, des villes que je savais miennes,
de tout ça il ne reste presque rien

Une trace qui s'estompe
comme nos souvenirs fondent.
Mais toi, tu étais mon étincelle
bien que personne ne s'en souviennne.

Les arbres ont refléuri sur le boulevard.
Que peut-il nous arriver de mieux ?
Puisque tout disparaîtra dans les flammes
autant oublier tout ce qu'on veut

Une trace qui s'estompe
comme nos liens viennent a se rompre.
Mais toi, tu seras mon étincelle,
ma mémoire résiduelle.

Elle entend la mer

Elle va vivre au bord de la mer
car les nuits y sont claires
et elle peut y rêvasser.

Elle s'installe vue sur le port
s'il en reste encore
ou une pêcherie abandonnée.
Elle patiente pour qu'avoisinent
les courants maritimes.
Là où il y a un estuaire
qui traverse les terres,
des eaux lagunaires.

Elle entend la mer...
Elle rejoint la mer...

Elle dort sous son étoile occidentale
tant que dure son voyage.
L'horizon pour s'y blottir
jusqu'à destination.
C'est un trajet sans aucune escale
La dernière traversée.
Pour un feu de paille
cerclé de murailles
jusqu'au falaises.

Elle entend la mer...

Elle vit au bord de la mer
et ses jours y sont plus clairs
et elle s'y est envolée.
Au temps de la lune et des marées
sur une île protégée...

Canon pour quatre saisons

S'allonger sur les rochers
Et reprendre un peu d'air
T'enlacer sous les peupliers
L'été coule au bord des rivières

À l'abri derrière un bosquet
S'enrouler dans la bruyère
Te découvrir dans la forêt
Et l'automne dans la clairière

S'effleurer sur les galets
Siroter le sel sur la pierre
T'emporter entre les marées
Se goûter avant l'hiver

Prendre ta main et plonger
S'éclabousser de concert
Au soleil, se laisser sécher
Le printemps au bord des gravières

Ne plus rien entendre est tout ce qu'il me reste

J'ai entendu pleurer des filles.
Elles n'existaient plus quand elles fermaient leurs bras.
Juste l'ire
qu'elles mâchaient jusqu'à plus soif.

Elles ne savaient plus qu'obéir,
marcher au pas omni diffusé.
Mécanique Mainstream.
Distraction robotisée.

Qu'un déclin brille sous ma porte,
que plus rien n'en sorte.
Ici tout est mort,
même les unicornes.

Ne plus rien entendre est tout ce qu'il me reste

Toi ma tendre, dans les chambres vertes,
attendant qu'elles se referment.
La cage vit de ta lanterne
qui m'éclaire jusqu'à l'éveil.

J'y voyais l'eau le ciel tes lèvres
et encore quelques plaies a vif.
Et à ce jour tout est clair :
Il n'est de songe qui existe.

Ne plus rien entendre est tout ce qu'il me reste

Qu'un reflet claque sous ma porte,
dans tes yeux m'emporte.
Ici tout est tendre,
même les unicornes

Ne plus rien entendre est tout ce qu'il me reste



VINCENT ECKERT Les années vaines

Paroles et musique : Vincent Eckert
Eckarterie musiques/Ass. Prologues (c) 2020



Les escaliers du 18ème

Ô les nuits sauvages
aux images urbaines.
Revenu du sous-sol
Le son du métro.
Se noyer dans les méandres,
rivières souterraines.
Les ascenseurs du 18^{ème}.

Les mauvais présages
des pluies diluviennes.
Les balcons d'où tout s'envole
quand vient le chaos.
Les perspectives minérales
de zinc et d'ardoise.
Canopée citadine
derrière les vitrines.
Et prendre la tangente
comme une aubaine.
Les ascenseurs du 18^{ème}.

Chercher de nouvelles plages.
Suivre les sirènes
quand les vapeurs d'alcool
arrivent d'en haut.
Pieds nus sous les grilles,
les pavés dans la vigne,
à contremarche...
Attraper la rampe
jusqu'à la fontaine,
des escaliers du 18^{ème}.



VINCENT ECKERT Les années vaines

Paroles et musique : Vincent Eckert
Eckarterie musiques/Ass. Prologues (c) 2020

Sténopé

Je noircis des pages
de vers imparfaits,
vous en dessous des nuages
déclenchez le sténopé.
Vous êtes un visuel,
je suis un mot.
Fixation de pixels
sur pellicule photo.
A défaut de figures, user de feuilles de styles.
Le fac-similé sur papier stencil.
L'exemplaire unique, l'original
en impressions sur papier journal.

En quadrichromie
prête pour l'offset,
les règles de typographie
Effacées en cachette.
Vous êtes un poème,
je suis une planche contact
en CMJN,
sensible aux artefacts.
Faire défiler les brushes en filigrane,
sur a0 découvrir l'intégrale.
Fusionner le calque de détournement,
qu'on garde ou pas la mise en page.

Vous êtes une photographie
subliminale.
Je suis un écrit
en lettres capitales.
Le daguerréotype
originel,
prototypique
essentiel



Au fil de l'air

Si le temps le permet elle croit qu'on vole
Et pourtant on rejoint le sol
Fini le temps des esquives
Quand il suffisait de se suivre
Pour s'envoler...
Dernière route, le rêve de la soie
Karakorum un dernier soir
La ruée vers l'or, quelques épices
L'aventure au corps, un monde antique
À explorer...

*Vivre un jour au fil de l'air.
Nager entre deux hauts
Battre le cœur tant qu'il est chaud
Vivre quand même au fil de l'air.*

De mémoire elle cite des vers
Se souvient des théâtres de pièces
anciennes
À terminer, à rejouer...

Quelques gestes didascaliques
Et quelques rêves d'aujourd'hui
Recommencer...

*Vivre un jour au fil de l'air.
Nager entre deux hauts
Battre le cœur tant qu'il est chaud
Vivre quand même au fil de l'air*

*Avoir une vie légère.
Voler un peu plus hauts
Se sentir le cœur au chaud
Sur le chemin qu'on préfère*

Le conte à rebours

Le conte à rebours
Et moi qui ne compte plus
Et tout se trouble
Car je ne te trouve plus
Après le vertige
On se précipite

Et, dans le silence
Je m'imagine tant de songes
Qui se désenchantent
À la fin du compte

Je ne suis plus entier
Chaque seconde à t'oublier
Et toujours s'éloigner

Le temps qui s'écoule
Blessé avant le décompte
Jouer à qui s'écroule
Chacun dans son monde
Car avant la chute
Des heures pour une minute

Que reste-t-il d'indéchiffrable
Quand on aime on ne sent pas
Les instants inséparables
L'horizon et le territoire

Il y aura d'autres pages à tourner
Il y aura d'autres rêves à brûler
Peut-être même encore à se manquer
Mais je garde cet acompte

Est-ce trop tôt ou trop tard
Le début ou la fin de l'histoire
Ici ou dans une autre vie
Ensemble dans un nouveau monde
Et je garde cet acompte
À la fin du compte